

Jacques Godbout, François Désalliers, Patrick Brisebois

Jean-François Crépeau

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2007). Compte rendu de [Jacques Godbout, François Désalliers, Patrick Brisebois]. *Lettres québécoises*, (126), 24–25.

☆☆☆

Jacques Godbout, *La concierge du Panthéon*, Paris, Seuil, 2006, 156 p., 21,95 \$.



des codes sociaux, les pièges nombreux d'une langue arrogante, les rivalités du milieu littéraire, et surtout la solitude ».

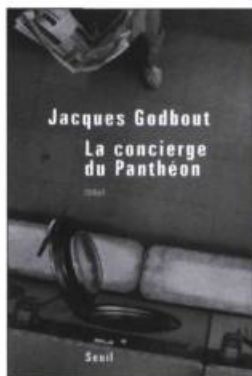
De François Galarneau à Julien Mackay



JACQUES GOUBOUT

Quand suis-je entré dans l'univers littéraire de Jacques Godbout ? Je me rappelle m'être vite identifié au héros de *Salut Galarneau !* et à son projet de « vécrire ». Puis, j'ai appris à mesurer l'importance de cet écrivain au fur et à mesure que son œuvre paraissait.

Dans *La concierge du Panthéon*, il est question de Julien Mackay, météorologue poussé à la retraite. Pour lui, c'est l'occasion de réaliser son rêve d'écrire et de le faire dans un lieu idyllique, Paris. Il y débarque donc et s'amène à la Société des gens de lettres où il ne trouve qu'un jardinier qui l'envoie chez sa sœur, « la concierge du Panthéon », où Mackay ne trouve pas plus à se loger.



L'ÉCOLE DES FANS

Julien explore le Quartier latin, entre chez Gibert Jeune et y achète une tablette Clairefontaine, arpente les rues autour de la Sorbonne où il croit entendre le « rire gargantuesque » de Gaston Miron, s'arrête à la Librairie du Québec sur Gay-Lussac et sillonne Saint-Germain-des-Prés. Petit à petit, il découvre, en errant dans la cité, qu'il ne suffit pas de savoir écrire pour se transformer en artisan des lettres.

L'osmose que Julien Mackay souhaite voir s'établir entre lui et Paris ne se produit pas. Un peu parce qu'il a choisi d'installer l'action de son roman sur la côte Est états-unienne, beaucoup parce qu'il appréhende qu'on ne s'improvise pas écrivain. D'ailleurs, son tête-à-tête avec un « Grand Homme », un écrivain qu'il croyait éminent, et sa rencontre avec la secrétaire d'une maison d'édition qui recycle manuscrit après manuscrit ébranlent ses espoirs.

LE JARDIN D'ENFANCE

Cette leçon française l'amène à faire des constatations sur la vie en général, parisienne en particulier, et sur des gens qu'il croise. Ses observations nourrissent un sentiment d'impuissance à les transcrire en une forme littéraire cohérente. À un visiteur du jardin du Luxembourg, il confie même : « Voyez-vous mon cher, le Luxembourg est le jardin d'enfance des écrivains. »

Rien ne va plus ! Julien Mackay « pète les plombs » et met le feu à son logement en brûlant sa « tablette » d'écriture. Un médecin diagnostique chez lui le « syndrome du Panthéon » provoqué par « le choc culturel de Paris, la beauté du lieu, la subtilité

Le héros de *La concierge du Panthéon* décide alors de quitter la Ville lumière, le confort d'un hôtel à Montparnasse, qui « valait bien la littérature », et les néons des cinémas qui le ramenaient presque en Amérique.

LICENCE À PARIS

Je sais que la consécration parisienne fait toujours figure de panthéon aux yeux d'écrivains d'ici et de leurs admirateurs ; ce sont souvent les mêmes qui lisent peu notre littérature, ses thèmes les ennuyant, sa langue les rebiffant. Ce n'est pas le propos de *La concierge du Panthéon*, mais plutôt celui de l'illusion fantasmagorique que Julien Mackay entretient sur l'art d'écrire dont Paris est La Mecque.

J'ai eu plaisir à accompagner Julien Mackay dans les rues de la Ville lumière, où il apprend les devoirs de l'écrivain et descend aux enfers de la création littéraire. Hélas ! pour lui, sa découverte de la Cité correspond à celle de son incapacité d'écrire : il ne parvient pas à « vécrire ».

☆☆ 1/2

François Désalliers, *Un été en banlieue*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2006, 336 p., 24,95 \$.

L'art de se faire des amis

Après avoir lu *Un été en banlieue*, j'ai cru que l'homme-café, le héros du précédent roman de François Désalliers, ne se serait jamais laissé mourir s'il avait connu les personnages de ce nouveau récit, l'un d'entre eux l'en aurait sûrement empêché.

CLAP ! ÇA TOURNE

On le sait, nous sommes en banlieue. Jean, un prof d'histoire au secondaire, cherche à meubler sa solitude estivale en organisant un ciné-club chez lui. Pour démarrer son projet, il fait paraître une petite annonce dans l'hebdo régional. En sept chapitres, le romancier présente l'essentiel de chacun des personnages qui répondent à son invitation. Il y a Rémi et Vincent, comédiens ; Chanel et Nadine, caissières ; Alain, « waiter » ; France, mère de deux enfants ; Lucie, étudiante.



FRANÇOIS DÉSALLIERS

Par la suite, François Désalliers affine les traits des protagonistes. Ainsi, l'attitude initiale négative de Rémi se transforme en quête d'estime de soi, puis d'amour

partagé. Les relations humaines jouent d'ailleurs un rôle déterminant dans l'évolution de cette histoire.

Les soirées de cinéma sont le prétexte à faire connaître individuellement les personnages, à rapprocher les uns et à éloigner les autres, à créer un microcosme auquel le lecteur peut s'identifier.

Revenons à Rémi. On apprend sa peine d'amour et, de là, son hésitation à se lier avec Nadine, elle-même fragile car violente par son ex-conjoint. À l'opposé, Chanel est extrovertie; femme exubérante et attachante, elle trouvera son équilibre auprès de Vincent.

Celui-ci va d'une audition à l'autre. Il se met en colère quand un humoriste obtient un rôle qu'il convoitait, il le tabasse et le blesse sérieusement. Arrêté et emprisonné, ses amis cinéphiles le visitent, Chanel plus assidûment que les autres.

Quant à France, une note oubliée par son mari lui apprend qu'il a une maîtresse. Flouée, elle profite de l'affection de Jean pour réagir rapidement et obliger son mari à reconnaître sa rouerie.



Ce qui peut sembler réunions oiseuses de petits-bourgeois est plutôt prétexte pour aviver le meilleur et le pire de la nature humaine, les titres de films devenant le reflet des personnalités. Tous les registres cinématographiques y passent, incluant la pornographie.

ET PUIS, IL Y A ALAIN

C'est Alain qui fait dans le porno. C'est un être secret et il faut tout le roman pour mesurer l'ampleur de sa détresse. Il me semble le personnage le plus complexe imaginé par Désalliers; à travers son angoisse, la tourmente des êtres se manifeste dans toute son ampleur.

Un été en banlieue, vous l'aurez compris, est un roman intéressant. L'auteur y a créé un univers dans lequel on observe des personnages simples, sans être banals. Surtout, il alimente son récit de toute la dynamique utile et nécessaire à l'illustration de la coexistence en société, joies et drames à l'avenant. On embarque, on y croit. Que demander de plus que cette illusion référentielle ?

☆☆
Patrick Brisebois, *Catéchèse*, Québec, Alto, 2006, 96 p., 18,95 \$.

Conte fantastique à la mode d'aujourd'hui

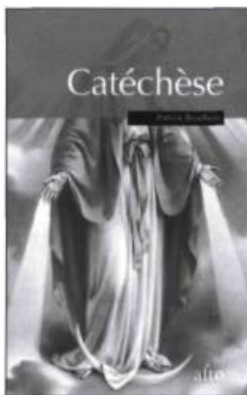
Patrick Brisebois appartient à la génération d'écrivains que l'on dit émergente. Ses premières œuvres, trois romans et un recueil de poésie, ont été si bien accueillies que *Catéchèse* était fort attendu.

J'étais curieux d'entrer dans l'univers qu'il y avait élaboré et je m'y suis laissé prendre. Faisons ensemble ce périple dans l'imaginaire de Patrick Brisebois.

MAUVOULOIR, LE CONTE

Le lieu d'abord : le village de Sainte-Virginie dans le comté de Mauvouloir. Puis, la famille Murray : la mère Félicité n'a que 35 ans; l'aînée Violaine, 18 ans; la cadette Madeleine, 8 ans. Ces femmes blondes vivent difficilement l'absence du père, décédé dans des circonstances mystérieuses. Les rôles de mère et de femme d'affaires pèsent sur les épaules de Félicité. Si Madeleine a l'insouciance des enfants, la sévérité de la mère déplaît à Violaine, plus près de l'âge adulte que de l'adolescence.

D'autres villageois font partie de la vie des Murray : les religieuses du couvent Sainte-Marie-la-Blanche, notamment sœur Daphné; Berthe, l'employée du magasin familial, que la rumeur a fait la maîtresse de M. Murray; M. Alphonse qui courtise Berthe et



PATRICK BRISEBOIS

qui a trouvé le corps de M. Murray; le docteur Bouchard et le curé Lelièvre. Il y a aussi Sue, l'Amérindienne que Félicité a engagée pour tenir la maison.

Sue Ironblood, si différente des gens de Sainte-Virginie, est une jeune femme libre qui, dès la levée du jour, part chasser en compagnie de ses deux chiens. Sue attire Violaine, jusque dans son lit.

Un jour, la petite Madeleine disparaît. Sa famille et le village sont aux abois. On la retrouve, les bras coupés. On accuse la fille Ironblood, l'arrête, la juge, la condamne et l'exécute. Violaine, bouleversée, convainc alors son cousin Hubert de l'emmener à la ville.

MAUVOULOIR, LE JEU

Le récit de Patrick Brisebois change alors brusquement de cap et nous propulse en plein surréalisme. Il faut quelques pages pour comprendre que le temps, l'espace et les personnages ont changé de dimension. De l'ère du terroir, nous voilà en pleine modernité. Violaine a pour travail d'essayer des jeux vidéo qui transportent dans un autre univers, *Mauvouloir* étant un de ces jeux. Hubert n'est pas son cousin mais son superviseur. Il est peu fier qu'elle l'ait intégré à l'interaction du logiciel et la menace de la renvoyer si elle agit encore ainsi.

Le volet fantastique de *Catéchèse* reprend plusieurs personnages du conte initial. Outre Violaine et Hubert, il y a également Roxane, sortie des ordres, et Sue, qu'on croit revenue à la vie; pourtant, ces deux femmes sont à ce point transformées qu'elles sont indifférentes à Violaine.

La réalité des premières pages du récit n'est que jeu, et le fantastique de la suite, c'est la réalité. Violaine s'y perd et choisit de mettre fin à l'histoire de la même manière que la mort de la petite Madeleine a interrompu l'aventure de Mauvouloir.

Le conte fantastique que propose Patrick Brisebois n'a rien à voir avec ceux qu'on publiait il y a plus d'un siècle, l'imaginaire d'alors n'ayant rien à voir avec la réalité d'aujourd'hui. Au demeurant, *Catéchèse* imagine un présent aussi pervers que celui que nos journaux réfléchissent à la une et un avenir trop immédiat pour qu'on en rêve.